

Opinião dos Especialistas – O mundo e a Covid-19

A pandemia da Covid-19 fez com que cada indivíduo, agora convivendo com as restrições impostas para conter uma catástrofe mundial de saúde, tivesse que refletir sobre valores e ações que configuravam nosso dia a dia.

Nesse contexto, sentimos a necessidade de propor, em nosso espaço de compartilhamento de informações e conhecimento, uma discussão sobre a pandemia e suas implicações. A *Revista Psicopatologia Fenomenológica Contemporânea* (rPFC), dessa forma, apresenta uma seção especial intitulada "Opinião dos Especialistas", em que pretendemos convidar importantes autores do campo da Psicopatologia Fenomenológica para apresentar sua experiência em primeira pessoa e proporcionar novos olhares sobre o momento atual em seu contexto individual e coletivo e assim, quem sabe, iluminar caminhos para o futuro.

Começamos a discussão, na edição de maio de 2020 com as ricas contribuições do Prof. Dr. Jean Naudin, (França) – publicado novamente nesta edição com a versão em inglês. Também nesta edição de novembro, a seção recebe os ensaios da Profa. Dra. Francesca Brencio (Itália) e Profa. Dra. Virginia Moreira (Brasil). Relembramos que a reflexão desses autores foi instigada a partir de dois questionamentos propostos pelos editores da rPFC:

- A partir de sua formação pessoal, conhecimento teórico e experiência cultural, como descreveria os fenômenos do medo e da expectativa vivenciados pelos indivíduos durante a pandemia e a quarentena?
- Qual sua análise sobre as relações dialéticas entre restrição versus liberdade e risco versus saúde presentes na atual situação da pandemia?

Experts' Opinion – The World and COVID-19

The COVID-19 pandemic has compelled each and every one of us—now living under restrictions imposed to keep a global health catastrophe in check—to reflect on the values and actions that used to shape our daily lives.

Against this backdrop has emerged our need to propose, in our space for information and knowledge sharing, a discussion about the pandemic and its implications. To this end, *Revista Psicopatologia Fenomenológica Contemporânea* (rPFC) has dedicated a special section entitled “Experts’ Opinion,” to which prominent authors from the field of Phenomenological Psychopathology will be invited to present first-person accounts of their experiences and provide new perspectives on the current moment, both in its individual and collective arcs, and thus, hopefully, illuminate new paths for the future.

We started the discussion, in the May 2020 edition, with the valuable contributions of Prof. Dr. Jean Naudin (France) — published again in this issue in an English version. Also, in this November edition, the section receives essays written by Profa. Dra. Francesca Brencio (Italy) and Profa. Dra. Virginia Moreira (Brazil). We recall that these author’s reflections were instigated by two questions put by the editors of the rPFC—namely:

- Drawing on your professional training, theoretical knowledge, and cultural experience, how would you describe the phenomena of fear and expectation experienced by individuals during the pandemic and quarantine?
- What is your view of the dialectic relationships between restriction and freedom, as well as between risk and health, operating in the current pandemic juncture?

Experts' Opinion – Jean Naudin¹

Opinião dos Especialistas – Jean Naudin

Revisão técnica de Flávio Guimarães-Fernandes²

¹Psychiatre, docteur en philosophie.

Chef de Service à l'Assistance-Publique / Hôpitaux de Marseille.

² Instituto de Psiquiatria do Hospital das Clínicas da Universidade de São Paulo. Pós-graduado em Psicopatologia Fenomenológica pela Faculdade de Medicina da Santa Casa de Misericórdia de São Paulo e Editor Chefe da Revista Psicopatologia Fenomenológica Contemporânea. E-mail: fernandesfg95@gmail.com.

La pandémie nous impose une véritable suspension du temps et du monde qui nous plonge activement dans une attitude de doute radical que les philosophes grecs appelaient *epoché*. Ce que nous faisons naturellement jusqu'à l'annonce du confinement: nous déplacer librement, se réunir, se toucher, s'embrasser, boire et manger ensemble, nous ne pouvons plus le faire, nous devons même nous l'interdire. Cette méthode, imposée par le virus autant que par nos gouvernants qui cherchent à la contrôler n'est pas très éloignée de ce que Husserl appelait aussi « réduction » et qui fait voir clairement comment nous vivons notre relation au monde.

La France en plein confinement ressemble à un désert aux mains d'un ennemi invisible. Le virus est partout et les rares personnes que l'on croise se méfient les unes des autres comme si chacun pouvait à l'autre porter la mort avec la vie. Marseille, où j'habite, est devenue une ville fantôme. Cette situation est plus qu'inconfortable, elle modifie la qualité et la nature même de l'expérience du temps. Il s'allonge ou se raccourcit démesurément durant la journée. Comme beaucoup de gens je dors peu. J'ai, contrairement à tant d'autres autour de moi, la chance de travailler et de pouvoir me déplacer vers mon lieu de travail. Je le fais encore plus, ce à quoi m'oblige ma fonction de soignant. Ma présence au travail s'est intensifiée dans cette période de crise, pour des motifs qui ne sont pas tous glorieux : j'ai la chance un peu coupable de rencontrer de nombreuses autres personnes alors que cela est interdit à presque tous. Mais mon travail est étrangement modifié par la situation de devoir soigner à distance, souvent par téléphone, sans pouvoir se voir ni se toucher, le sourire caché par un masque. Mes collègues et moi avons beau nous trouver dans des bureaux voisins, nous nous réunissons sur *ZOOM* ou sur *WhatsApp*.

Le monde est devenu absurdemement maniéré, nous vivons enfermés dans des boîtes et des cadres. Les rapports de distance et de proximité qui font l'équilibre naturel des relations intersubjectives est profondément bouleversé et je commence à comprendre en vivant intimement ce dérangement combien la constitution du temps présent, ce que l'on peut appeler un peu pompeusement sa fonction transcendantale, est entrelacée à celle de l'autrui. Quand on ne peut ni voir le visage en se parlant, ni toucher et être touché par l'autre, le monde court le risque de se désincarner, la chair même du monde de se dénaturer, le temps de s'évider sans mesure. Au creux de ce temps évidé se tapit ce que Schutz appelait l'anxiété primordiale. Cette anxiété est celle de la mort. C'est un effroi (ce mot seul est à la hauteur de cette anxiété), qui n'apparaît pas en temps ordinaire. J'ai croisé des soignants en réanimation confrontés à la mort de leurs patients, en maison de retraite à des personnes qui meurent, seules et en masse, isolées

sans que leurs proches puissent les visiter, dans une totale solitude. J'ai dû hospitaliser un médecin qui n'avait pas supporté l'angoisse d'un autre médecin lorsqu'il avait tant de mal à respirer. Beaucoup d'entre eux ont alors manifesté ce que la psychiatrie classique appelle, dans sa violence catégorielle, un trouble de l'humeur, un état maniaque, un état mixte, et qui n'est autre qu'une forme profonde de détresse, liée au temps vécu en tant que tel et qui prend le pas sur l'expérience naturelle, une forme tyrannique de l'expérience vécue.

Avant la pandémie et le confinement, il y a quelques jours à peine, nous vivions dans un monde où, sous le couvert de nos activités et préoccupations quotidiennes, le doute semblait exclu et cette exclusion du doute autorisait du même coup la liberté, certes toujours moralement relative, de l'action. La plupart des choses dans ce monde, nous qui croyions être des gens normaux, semblaient aller de soi. Certes il y a parfois des choses qui nous choquent, contre lesquelles nous combattons, des choses qui nous effraient, que nous évitons autant que possible, et bien souvent, par-dessus tout, des choses que nous aimons, comme la fête, la nature, le sport, les bons repas, la famille, les amis, le cinéma. Tout ce qui allait de soi dans le présent du maintenant n'est pas fini: nous savons que ce n'est pas pour toujours. Mais ce qui est maintenant est suspendu, remis à plus tard sans connaître la date. Maintenant n'est plus qu'une question, quand nous nous élançons vers l'autre la main ou la joue tendue et qu'il se retire brutalement en nous offrant un «geste barrière», autrement dit juste une barrière que l'on a espéré pouvoir sauter, sans succès, déception permanente et première du geste qui se révèle un obstacle, à la main tendue, au maintenant. Tous les mouvements positifs, les émotions, les gestes, les emojis, les vidéo-conférences, les efforts que chacun fait pour entrer en contact avec l'autre et lui tendre la main, d'une fenêtre à l'autre, sans sortir de chez soi, et en frappant des mains (en France à vingt heures chaque soir des gens au balcon frappent des mains pour remercier les soignants), sont des compensations bienfaites, des ponts jetés par-dessus l'effroi que nous impose le fait de se savoir mortels, et de sentir le froid de notre condition quand c'est le temps lui-même qui s'arrête. Toutes ces compensations bienfaites sont tendues vers l'autre comme une forme d'amour dont nous venons à nous demander, une fois qu'il nous manque, si nous avons vraiment su le donner et le recevoir. Nous souhaitons plus que jamais que l'autre soit lui-même, qu'il le soit enfin ou qu'il le soit encore. Nous souhaitons que l'autre, comme nous-même espérons pouvoir le faire, abandonne son masque et son costume, son *vêtement d'idées*, pour reprendre un mot que Husserl employait dans la *Crisis* pour dénoncer l'erreur fondamentale du positivisme: avoir manqué le sujet, le soi-même, l'ipsité.

J'ai souvent depuis deux mois passé ce temps de l'*epoché sanitaire* à écrire à son sujet, une autre forme de travail.

Etonnamment, Marseille, la ville où je travaille, est la ville d'où est partie dans le monde entier une nouvelle controverse scientifique, celle de la chloroquine (en fait : hydroxychloroquine), un lointain dérivé du quinquina, cet arbre dont nous (si tant est que nous avons encore malencontreusement quelques points communs avec les jésuites et le marquis de Chinchon), occidentaux et conquérants, avons volé le secret aux indiens de la Cordillère. La chloroquine a fait un tabac. Les marseillais ont fait de longues queues devant l'IHU, pour y être testés et soignés. Et même notre président Macron a rendu visite au Professeur Raoult qui l'a, c'est un mot qu'il emploie parfois, inventée, tout au moins pour cette indication. Même le président Trump prend de la chloroquine. Sait il que le Professeur Raoult, que le président américain nomme régulièrement l'inventeur de la chloroquine, cite Husserl? Didier Raoult a cité la *Crisis*, ainsi que Feyerabend, dans une tribune du journal *Le Monde*, pour défendre son point de vue sur la méthode scientifique et le danger que représentent nos vêtements d'idées quand les scientifiques les plus bureaucrates font la loi au nom du positivisme ambiant.

Le positivisme est un des instruments utilisés par les bureaucraties totalitaires. Il se répand en France comme au Brésil, aux Etats-Unis comme partout dans le monde, comme une religion et son orthodoxie vaut celle de l'inquisition. Ce n'est pas des autres que nous devons nous méfier mais de lui, Auguste Comte, le bureaucrate en chef. La devise du Brésil lui est empruntée : elle cite dangereusement ensemble, comme liés à l'origine, l'ordre, l'amour et le progrès. La méthode - nous apprend la phénoménologie - lorsqu'elle se fait l'allié inconditionnel de l'ordre et du progrès trace aussitôt la voie du conformisme, l'avancement de ce que Kuhn appelait la science normale, et le service qu'elle rend sans critique aux pouvoirs politiques dans nos pays masqués.

Nous (notre petit groupe de psychopathologues et un immunologue travaillant à l'IHU avec le Pr. Raoult) avons écrit un article pour soutenir l'idée qu'il fallait, en cas d'urgence sanitaire pratiquer une méthode active, participative, pragmatique, proche de la recherche-action, ciblée sur la vie (*Life-First*) et non pas sur la norme (*Norm-First*), celle ses essais cliniques randomisés qui prennent un temps fou pour se mettre en place en jouent souvent pour recruter sur l'injustice épistémique. Nous sommes en France sous un régime appelé «état d'urgence». Les libertés et les droits élémentaires du citoyen (la liberté d'aller et venir

librement, celle de se réunir librement, celle de manifester) sont freinées, pour ne pas dire entravées. Ce n'est pas le virus qui en est responsable.

L'époché sanitaire révèle la dimension profondément politique de l'alliance, si vite proche de la confusion, de la science et du pouvoir. Les questions de la liberté et de l'autonomie sont posées en tant de pandémie sous un jour différent. Le virus appartient à la nature, il n'est pas un être vivant, il n'est même pas sûr qu'il ne faille pas questionner en pensant à lui notre vêtement darwinien. La théorie de l'Evolution est à nouveau confrontée à celles, religieuses, de la rétribution et de la grâce. La nature ne nous montre-t-elle pas que nous avons, nous les hommes, ce que nous méritons après l'avoir tant maltraitée. Une théorie qui se répand par delà les frontières fait de la pandémie la vengeance de la nature. Nous apprenons en temps de pandémie - pourvu que cela dure - à vivre en prenant des précautions. Le principe précaution est à l'ordre du jour. La norme du soi est pour nous tous à chercher dans son lien à la nature. Nous devons repenser la lutte du soi pour la vie comme une lutte pour la reconnaissance, qui croise nécessairement le chemin d'une lutte conjointe pour la santé et la nature.

Pr. Jean NAUDIN,

Psychiatre, docteur en philosophie,

Chef de Service à l'Assistance-Publique / Hôpitaux de Marseille

The pandemic has imposed upon us a veritable suspension of time—and of the world—that has definitely plunged us into an active state of radical doubt that Greek philosophers once termed *epoché*. Everything we used to do matter-of-factly until the confinement rules were announced—moving freely, meeting others, touching, kissing, drinking and eating together—we can no longer do, and even have had to forbid ourselves from doing. This approach, imposed by the virus itself as much as by our governments, who seek to control its spread, is not far removed from what Husserl called “reduction”, clearly disclosing how we experience our relationship with the world.

Under lockdown, France resembles a desert in thrall of an invisible enemy. The virus is everywhere and the few people we cross paths with are reciprocally wary, as if each might be carrying death along with life. Marseille, where I live, has become a ghost town. This situation is more than uncomfortable; it changes the quality and nature of our experience of time. Time is disproportionately lengthened or shortened as the day unfolds. Like many others, I sleep fewer hours. Unlike so many others around me, I am fortunate enough to be working and able to commute to my workplace. And I have been doing it even more now, as my job as a caregiver requires me to. My presence at the workplace has augmented in this period of crisis, for reasons not entirely glorious: I have experienced the somewhat guilt-ridden privilege of meeting many others at a time when this liberty has been denied for just about everyone else. But my work has been strangely altered by the situation of having to deliver care from a distance, often by telephone, while being unable to see or touch my interlocutors—their smiles hidden behind a mask. My colleagues and I may well be working in adjoining offices, but we interact via *ZOOM* or *WhatsApp*.

The world has become absurdly mannered; we live locked in boxes and within frames. The relationships of distance and proximity that make up the natural balance of intersubjective rapports have been severely disrupted and I am beginning to understand, by experiencing this disturbance at close hand, how much the constitution of the present time—what we may rather pompously term its transcendental function—is intertwined with that of others. When we can neither see faces while talking nor touch or be touched by others, the world is at risk of disembodiment, the very flesh of the world denaturing itself, time hollowing itself out beyond measure. In the recesses of this hollowed-out time lurks what Schutz termed primordial anxiety. This is the anxiety of death. It is a dread (this word alone aptly conveys this anxiety) unheard of in ordinary times. I have come across caregivers confronted, amid resuscitation maneuvers,

with the death of their patients; in nursing homes, with people who are dying, alone and en masse, isolated, without their loved ones managing to visit them, in complete solitude. I have had to hospitalize a physician who could not bear the anguish of another doctor struggling to breathe. Many of them have manifested what classical psychiatry calls, in its categorizing violence, a mood disorder, a manic state, a mixed state—none other than a profound form of distress, linked to time being lived as such, which takes precedence over natural experience: a tyrannical form of lived experience.

Before the pandemic and confinement—barely days ago—we lived in a world from which, under the cover of our daily activities and concerns, doubt seemed to have been stripped, and this absence of doubt afforded freedom, albeit still morally relative, of action. Most things in this world, for us who believed ourselves to be normal humans, looked self-evident. Certainly, we are at times faced with things that shock us, that we fight against, things that frighten us and which we avoid as much as possible; and very often, above all else, things we love, such as parties, nature, sports, good meals, family, friends, movies. All the things that we took for granted in the now are not lost—we know that this situation will not last forever. But the now has been put on hold, postponed indefinitely. This is no longer a question today, when extending a hand or approaching a cheek for a greeting is met with brusque withdrawal, in a “barrier gesture.”. Actually, just a barrier we expected to pass, unsuccessfully: initial and lasting disappointment at a gesture that turns out to be an obstacle—to an outstretched hand, to the now. All the positive movements, emotions, gestures, emojis, video-conferences, the efforts that each of us make to connect and reach out to others, from one window to another, without leaving home, and clapping our hands (at eight o’clock every evening people in France clap from their balconies as a gesture of thanks to caregivers), are beneficial compensations, bridges projecting over the dread that forces us to confront our own mortality, and the chill of our condition when time itself has stopped. All these beneficial compensations are extended to the other as a form of love, which, as we lack it, makes us ask ourselves whether we really knew how to give and receive it. We wish others, more than ever, to be themselves, themselves at last, or themselves still. We wish they could, as we wish we could, surrender their masks and attire, their *garb of ideas*, to borrow a term from Husserl, in his *Crisis*, to denounce the fundamental error of positivism: to have missed the subject, the self, the ipseity.

For the past two months I have often spent this time of *sanitary epoché* writing about it—another form of work.

Surprisingly, Marseille, the city where I work, is the center from which a new scientific controversy has spilled over to the world at large: the controversy about chloroquine (hydroxychloroquine, to be exact), a distant derivative of the cinchona, the tree about which (if, inadvertently, we still have any points in common with the Jesuits and the Count of Chinchón) we, Westerners and conquerors, stole the secret from the Indians of the Cordillera. Chloroquine was a big hit. Marseille residents stood in long lines in front of the University Hospital Institutes (IHU) seeking testing and treatment. And even our President Macron visited Professor Raoult, who claims to have—a word he himself sometimes deploys—*invented* it, at least for this end. Even President Trump takes chloroquine. Does he know that Professor Raoult, whom the American president regularly cites as the inventor of chloroquine, quotes Husserl? Didier Raoult has quoted *Crisis*, as well as Feyerabend, in an article in *Le Monde*, to defend his point of view on the scientific method and the danger that our garbs of ideas represent when the most bureaucratic of scientists lay down the law in the name of a prevailing positivism.

Positivism is one of the instruments of totalitarian bureaucracies. It is spreading in France as in Brazil, the United States, and all over the world, like a religion, and its orthodoxy is up there with that of the Inquisition. It is not others that we should be wary of, but him, Auguste Comte, the bureaucrat-in-chief. Brazil's national motto has been borrowed from him: it states, in dangerous juxtaposition—as if conjoined at birth—order, love, and progress. As phenomenology teaches us, no sooner is a method turned into the unconditional ally of order and progress than it begins to follow the path of conformism, the advancement of what Kuhn called normal science, and the service it uncritically renders to political powers in our mask-wearing countries.

Our small group of psychopathologists and an immunologist working at the IHU with Professor Raoult have written an article to support the notion that health calamities call for the implementation of an active, participatory, pragmatic approach, akin to action research, focused on life (Life-First) and not on norms (Norm-First)—the latter being the method of randomized clinical trials that take an eternity to set up, often relying on recruitment based on epistemic injustice. In France we are now under a regime termed “state of emergency.” Elementary rights and freedoms of citizens (the freedom to come and go, to assemble freely, to demonstrate) have been curbed, not to say shackled. The virus is not the one to blame.

The sanitary *epoché* reveals the profoundly political dimension of the alliance, so close to meddling as it is, between science and power. During a pandemic, questions of freedom and autonomy are cast in a different light. The virus belongs to nature, it is not a living being; in thinking about it, we are not even sure we do not have to call into question our Darwinian garb. The theory of evolution is once again confronted with the religious theories of retribution and grace. Does nature not show us that we humans have got what we deserve after treating it so badly? A theory that is gaining traction across borders portrays the pandemic as nature's revenge. In times of pandemic—when sufficiently prolonged—we learn to live with precautions. The precautionary principle is the order of the day. The norm of the self is for all of us to seek connection with nature. We must rethink the struggle of the self for life as a struggle for recognition, which necessarily collides with the joint struggle for health and nature.

Professor Jean Naudin

Psychiatrist, Doctor of Philosophy,

Head of the Public Assistance Service / Hôpitaux de Marseille